

Mbeubeuss : Les femmes dans la récupération de déchets

Par Papa Alassane NDOYE et Nogaye BA (stagiaires à Dakar)



Depuis son ouverture sur le site de Malika début des années 70 dans la banlieue dakaroise à Malika, la décharge de Mbeubeuss a fait l'objet de plusieurs études, réveillé les curiosités et fait naître des passions.

Faute de gestion efficace de la part des autorités, le tri des déchets devient vite l'apanage des récupératrices et récupérateurs. Hommes et femmes y travaillent quotidiennement et en toute liberté. Aujourd'hui, la récupération n'est toujours pas reconnue officiellement comme un métier, mais plutôt rangée dans la catégorie du travail informel. Véritable source de revenu pour les récupératrices et récupérateurs., la récupération est, à l'instar de tout le secteur informel, précaire.

Sous la pression continue des mouvements écologiques, des organisations communautaires et des populations riveraines, le gouvernement oscille entre fermeture définitive de la décharge ou sa restructuration.

Entre risque écologique et stigmatisation des "boudioumanes", quelle peut être la situation des femmes récupératrices dans une société sénégalaise où le regard porté sur ces dernières révèle l'ignorance de la pratique ?

Histoire et vécu

« Il n'est pas facile de répertorier le nombre de femmes qui travaillent dans la décharge. Elles sont nombreuses et sont de profils différents » (Coura Ndiaye, Gouygui).

Rien ne laisse deviner la présence de femmes dans la chaîne de valeur du traitement informel des déchets à Mbeubeuss. Du pont bascule à la plateforme (surface surélevée, constituée de déchets entassés), le décor semble hostile à toute présence féminine.

Pourtant une pléthore de femmes s'active quotidiennement à la récupération de matériaux.

Leurs parcours sont différents mais le but reste le même : c'est la recherche de moyens de subsistance dans une société sénégalaise marquée par la pauvreté. Le contexte de l'exode rural a favorisé ce phénomène. La plupart sont issus de l'intérieur du pays, à la recherche de meilleure condition de vie. En témoigne le nom porté par l'une des zones de regroupement de la décharge, « Baol », qui est la région naturelle arachidière (zone agricole) du centre du Sénégal dont sont originaires plusieurs récupérateurs.

Certaines y ont passé toute une vie, d'autres viennent d'arriver après avoir perdu un emploi, des parents, un conjoint ou un soutien de famille. Chaque jour elles quittent leurs habitats respectifs pour converger vers la décharge. Certaines proviennent des alentours, d'autres plus loin, voire hors de la région (c'est surtout le cas des récupératrices de déchets organiques de Thiès).

Les femmes sont présentes dans toutes les chaînes de tri des déchets. Si la majorité d'entre elles sont indépendantes, une infime minorité constitue des employées pour le compte d'un distributeur. C'est le cas d'une trentaine de femmes journalières trouvées sous des tentes qui abritent la place de Aziz Ndiaye, un doyen respecté, père spirituel de la zone de regroupement Gouygui qui a fait fortune dans la récupération grâce à son entreprise informelle de distribution de déchets triés et vendus aux entreprises spécialisées dans le recyclage et la transformation de matières plastiques.

Cependant la majorité travaille pour leur propre compte et à temps plein. Selon Coura Ndiaye, présidente des femmes de Gouygui : « Il n'est pas facile de répertorier le nombre de récupératrices. Elles sont nombreuses et sont de profil différents ; parmi elles, des anciennes domestiques de maison qui se sont reconverties en récupératrices : les femmes représentent ainsi toutes les diversités. »

Condition de travail

« Nous pourrions former des étudiants en gestion et tri des déchets ». (Coura Ndiaye, Gouygui)

L'activité de récupération et de tri des déchets ne connaît pas de différenciation par genre.

En effet, les femmes, les hommes, jeunes ou vieux récupèrent toutes les catégories de matériaux. Lorsque le camion de ramassage décharge les déchets, des cercles de récupérateurs, armés de leurs crochets, viennent se former autour de l'amas afin de pouvoir saisir les objets (carton, cuivre, plastiques, métaux ferreux et non ferreux, matière organique...).

Les femmes récupèrent toutes catégories de matériaux sauf le compost issu du terreau ; tâche qui s'avère pénible pour elles. Toutefois, il n'en a pas toujours été ainsi. Au début, les femmes ne récupéraient que de la matière plastique, mais aujourd'hui, devant la rareté des matériaux et les rapports de plus en plus difficiles avec les distributeurs, elles ramassent toutes sortes de déchets. « Le temps où le plastique représentait la matière féminine est désormais révolu. Est révolu aussi le temps de la galanterie. Aucune douceur de la part des hommes. À la plateforme, nous subissons la bousculade tous les jours », déclare Diarry Ba. Certaines peuvent rester des jours avant d'obtenir un poids valorisant.

La majorité des femmes travaille à temps plein. C'est ce qui ressort des propos de Ngoné Cissé, Gouygui « Nous montons à la plateforme vers 8 heures du matin, nous en redescendons vers 17 heures pour finir la journée en buvant du thé et en discutant entre amies. Nous transformons nous mêmes une partie des matériaux en produits de savons ou de vêtements fabriqués avec des bouts de tissus récupérés. Nous avons bénéficié d'un programme de formation pour la fabrication du savon. Nous souhaiterions continuer à bénéficier de ces formations exceptées celles concernant la gestion et tri des déchets. Parce que j'estime que nous pourrions former des étudiants en gestion et tri des déchets. »



Les récupératrices de déchets recyclables (plastiques, métaux, etc.) ne fréquentent pas la ville car les déchets qu'elles récupèrent sont pris en charge par des grossistes et semi-grossistes (des hommes exclusivement), via des intermédiaires, eux-mêmes anciens récupérateurs. Ces derniers ont installé des balances dans la décharge et ils revendent aux usines du secteur formel. Les récupératrices de déchets organiques sont les seules à sortir de la décharge, en petite charrette à âne, pour revendre dans les environs leur collecte aux éleveurs de moutons et de porcs. Elles gagnent toutes, qu'elles soient récupératrices de déchets organiques ou récupératrices non spécialisées, en moyenne, entre 2000 et 3000F CFC par jour. Des sommes bien trop modeste car même si on trouve des hommes qui ont fait fortune à la décharge, tel n'est pas le cas chez les femmes.

Pollution, santé et protection sociale

« Nous rencontrons de sérieux problème de santé et ne bénéficions pas de protection sociale » (Astou Diagne, Baol).

La majorité des récupératrices opèrent sans protection (masques, gants, etc.) et sont donc exposées à de nombreux problèmes de santé qui vont de la banale coupure aux maladies respiratoires dues à l'inhalation de fumées toxiques en passant par les douleurs musculaires dues à la lourdeur des poids transportés.

En outre, la case de santé implantée à l'entrée de Mbeubeuss a un fonctionnement défectueux et ne répond pas aux besoins des récupératrices et récupérateurs. Les

accidents de travail ne sont pas couverts par un régime de protection sociale. Paradoxalement, certaines femmes minimisent le risque élevé de maladie. Selon Coura Ndiaye, Gouygui « J'ai fait plus de vingt-cinq ans dans la décharge et je n'ai pas de soucis de santé particulière. C'est juste des rumeurs colportées par des gens qui ne maîtrisent pas le milieu. » Les études qui démontrent les risques de santé liés au milieu comme la tuberculose et autres types de maladies ne semblent pas sonner l'alerte. Toutefois, il n'en pas de même pour Aston Diagne qui semble convaincue de cette réalité : « Tout le monde est d'avis que cette case de santé a montré ses limites. Nous sommes en contact permanent avec la pollution de l'air et rencontrons de sérieux problèmes de santé. »



Conscientes du danger auquel elles sont exposées tous les jours, les récupératrices aimeraient être dotées d'équipement de protection individuelle.

Elles voudraient aussi disposer d'une garderie d'enfant. « On aimerait bien une garderie d'enfants, nos petits sont obligés de fréquenter la décharge. Ce n'est pas de notre faute s'ils n'ont pas où jouer » soutien Khadi Ndiaye, restauratrice à Baol.

Ainsi, certaines femmes consacrent moins de temps aux activités de récupération en raison de leurs statuts de mères et femmes au foyer. Sur la plateforme, certaines femmes s'activent à la tâche, portant leurs bébés sur leurs dos. C'est le même constat sous les tentes de Baol où les enfants en bas âge font parties du décor. C'est l'exemple des enfants de Khadi Ndiaye qui, pourtant scolarisés, ont grandi à la décharge et continuent à la fréquenter.

Stigmatisation

Interpellées sur la stigmatisation, les récupératrices sont toutes unanimes quant aux regards dégradants posés sur elles. La marque de stigmatisation qui leur est posée est à l'image de Mbeubeuss, la décharge d'ordures. Beaucoup n'ont pas eu le choix mais cela n'empêche qu'elles assument cette activité. Chaque jour elles subissent des discriminations. Dans le voisinage certains refusent de leur adresser la parole. Elles sont mal vues et les agressions verbales ne manquent jamais.



Toutefois au sein de la famille et des proches, cette stigmatisation est quasi-absente. « Mon fils est un chauffeur de camion. Il est doux et gentil. Lorsqu'il est de passage à Dakar et qu'il a du temps libre, il n'hésite pas à venir me rendre visite pour donner un coup de main » déclare Diarry Ba (Gouygui). Subvenant aux besoins de sa famille grâce aux revenus de son métier, Coura Ndiaye est toujours fière d'avoir donné une bonne éducation à ces enfants : « Grâce à mes revenus, je subviens aux besoins de ma famille. J'ai des enfants qui ont un niveau universitaire. Je suis passionnée par la récupération de matériaux. C'est presque toute ma vie ».

Il est possible de penser que plus la femme récupératrice est consciente de son rôle joué dans la réduction des déchets, moins la stigmatisation est importante de la part de son entourage direct notamment si elle pense à les sensibiliser.

Adhésion aux Organisations ou Associations

Le nom de l'association qui les regroupe est « Bokk Diom ». Elle est basée sur l'adhésion de membres hommes et femmes récupérateurs à la décharge de Mbeubeuss. L'association a été formée en 1994 et même s'ils y adhèrent presque tous, la question de son organisation pose de sérieux limites. La structuration de l'association ne répond pas aux standards de regroupement démocratique qui défend efficacement les intérêts de tous ses membres (surtout ceux des femmes).

Et donc n'a aucun impact sur leurs situations professionnelle, sociale et économique. Toutefois, des pas sont en train d'être faits allant dans ce sens avec l'appui de partenaire tel que WIEGO.